

CHRISTIAN INGRET-TAILLARD

UNE TERRE D'EAU
ET DE FEU



Du même auteur :

Meurtrissures en milieu confiné – *roman* – 2006

La mécanique du destin – *nouvelles* – 2008

Le rêve de papier – *roman* – 2010

Clair obscur – *roman* – 2010

Frimas – *poésies* – 2011

Les aurores vespérales – *poésies* – 2011

A fleur de peau – *poésies* – 2011

Le cœur en vrac – *poésies* – 2011

Blog de l'auteur :

<http://ingretailard.wordpress.com>

Christian Ingret-Taillard

Une terre d'eau et de feu

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-3324-5349-5

Dépôt légal : septembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Merci à vous lectrices et lecteurs fidèles, qui par votre attachement à l'auteur que je suis permettez que dure ce merveilleux parcours d'écriture. Puissent mes mots vous apporter autant de plaisir que celui que je ressens à les écrire.

À un prochain salon peut-être, pour échanger quelques mots ou même un simple regard.

Bon voyage en Haute-Provence,

Christian Ingret-Taillard.

1

Haute-Provence, automne 2003.

C'était la cinquième fois que Bertrand venait dans cette région, pourtant, si jusqu'alors la retrouver l'avait toujours enchanté, à présent tout était différent.

De chaque côté de la petite route qui serpente depuis bien avant le sublime village d'Esparron, il n'y avait que des arbres calcinés, des centaines d'arbres, non, que dis-je, des milliers, dont il ne demeurait que les squelettes carbonisés.

Si la majorité d'entre eux était restée debout devant l'ennemi, assombrissant de leurs noires silhouettes toutes les collines environnantes, d'autres n'avaient pas résisté à l'assaut des flammes. Ils gisaient sur le sol, au milieu d'un petit maquis renaissant et de grosses branches à demi consumées qui leur faisaient comme un lit mortuaire.

Eberlué par ce tableau, Bertrand arrêta son véhicule au bord de la route et en descendit. Debout face à ce décor, sans la vitre du pare-brise pour le protéger du réel, c'était pire encore. Un véritable carnage, un massacre inouï aux allures de champ de bataille.

La vision de ces spectres de cendres, hachés menus par le feu des flammes de la même façon que les soldats par la mitraille, l'imprégna d'un profond vague à l'âme.

Tous ces feuillus et ces conifères sacrifiés dans la force de l'âge étaient une honte pour l'humanité. Ils figuraient les fantassins d'un combat perdu d'avance, qu'un général de brigade aveuglé par son rêve d'étoiles aurait forcés à se rendre en première ligne sous le feu nourri de l'ennemi. Toute une génération d'arbres était morte au champ d'horreur d'un été habituel, débordant comme tous les autres de chaleur et de l'imprudence coupable des hommes.

Bertrand, qui avait une pensée permanente pour les faibles et ceux dont on ne parle pas, ne put s'empêcher de songer à la faune, menu fretin que constituent les petits mammifères, les reptiles et les insectes. Il imagina toute cette population miniature, invisible ou microscopique, hurlant de terreur dans la végétation en feu et comprit la panique qui avait dû être la leur. Il s'appropriait presque leur souffrance, la ressentait dans sa chair, conscient qu'en dehors de lui personne ne s'était sans doute ému pour ces seconds couteaux, cette valetaille dérisoire, victime elle aussi de ce trop banal holocauste.

Devant ce paysage lunaire qu'il embrassait du regard, Bertrand était l'objet d'une insupportable pesanteur. Imaginez, plus de huit cents hectares... La désolation était à la hauteur de la beauté dont sa mémoire avait depuis toujours revêtu les lieux.

Pourtant, il ne pouvait nier que ce terrifiant décor lui parlait au cœur, même s'il interpellait plus encore son âme. Il lui disait la fragilité des choses, celle de la nature bien sûr, mais aussi la sienne propre.

S'il n'avait eu l'échéance de trouver son gîte avant la nuit, il serait sans doute resté longtemps à regarder ce spectacle grandiose, un peu comme on demeure prostré face à la mer, le regard embué par son infinitude, sa puissance tranquille et le côté perpétuel de son mouvement. Mais là, il n'y avait pas de vagues, pas de marées, pas d'embruns, de sable ou de coquillages. Non, rien de tous ces artifices pour estivants, mais simplement, pour Bertrand, le poids obsédant de ses propres souvenirs.

Oui, en ces instants c'étaient des pans entiers de son histoire qui lui revenaient en mémoire. Un passé maculé d'une violence qu'il n'avait pas vécue mais qu'il portait malgré tout en lui, telle l'empreinte d'un fossile incrustée dans la pierre. Face à ce panorama de fin du monde, des images jaillissaient. Il imaginait, non, il voyait son père, ailleurs et en d'autres temps, attiser tel le diable les flammes d'un effroyable enfer...

Les branches tordues des arbres grillés leurs étaient comme de longs bras de suppliciés implorant la pitié. Ce moment pathétique qu'il vivait sur ce bord de route, lui semblait un concert lugubre et silencieux. C'était une plainte unanime mais muette qui s'élevait de toute cette nature mutilée.

À la manière d'un chef d'orchestre, Bertrand balaya l'espace de son regard. L'émotion qui l'étreignait était la baguette qui donnait le rythme à l'ensemble. On aurait dit qu'il désirait faire sienne la douleur se dégageant des lieux, qu'il voulait s'imprégner de cette symphonie dantesque, s'en imbiber, ou plutôt s'y fondre, afin de mieux comprendre la dimension tragique du moment.

Une voiture passa derrière son dos, faisant crisser ses pneus dans le virage. Il ne la vit et ne l'entendit pas. Il était ailleurs, comme engoncé dans ce paysage qui donnait l'impression de le prendre en otage.

Çà et là des arbrisseaux incongrus émergeaient des herbes basses déjà jaunies par l'automne. Ballottés par un vent discret, cette jeunesse provocante propulsait son insolente verdeur entre tous ces géants carbonisés. Elle en était presque ridicule, les maigres troncs de ces prétentieux ressemblant à de grands adolescents mal à l'aise dans leur corps.

Pourtant, que ces jeunes arbres étaient beaux, car témoins vivants que tout et chacun se remet toujours des pires épreuves. Que le monde – comme on dit – renaît sans cesse de ses cendres. La preuve était là, et, puisque les incendies successifs leur avaient offert tout l'espace et la lumière nécessaires, ils allaient, croissant vers le ciel bleu, feuillage vert, écorce fraîche et branches hautes relevées. Méprisants, ils n'adressaient pas le moindre regard à la génération sacrifiée, pompant de leurs juvéniles racines la sève au goût fumé dont les victimes avaient engraisé le sol.

En pointant son nez dans certaines directions, pour peu qu'une petite coulée de vent voulut bien la porter, Bertrand pouvait encore sentir l'odeur du feu. Depuis l'époque des flammes, celle-ci s'était mélangée à quelques résidus de parfums des lavandins qui, tout l'été, avaient embaumé la province. Plus subtiles encore, d'autres fragrances émergeaient, ce surprenant pot-pourri d'herbes aromatiques mariées à l'odeur de la terre s'appliquant à venir tapisser l'intérieur de ses narines et à effacer le souvenir olfactif du drame.

2

Il fallut que ses pieds, nus dans ses sandalettes, roulissent sur un tapis de glands de chênes verts pour que Bertrand sortît de l'état second dans lequel il se trouvait. Il tomba, sa chute impromptue lui en rappelant une autre qu'il avait faite il y a bien longtemps.

C'était un jour d'automne en sa chère Lorraine. Il faisait doux dans la forêt. Magali et lui marchaient en se tenant la main sur un étroit sentier parsemé de fréquentes ornières. Soudain, en extase devant les couleurs de sa saison préférée, la jeune femme avait buté sur une racine. Elle avait été déséquilibrée et s'était retenue à lui. Ils s'étaient tous deux retrouvés à terre. Ils avaient d'abord ri de cette situation, s'étaient même embrassés, avant que la douleur n'enserme la cheville de Bertrand...

Que n'était-elle aujourd'hui à ses côtés ?

Il soupira, le souvenir de la jeune femme provoquant une fissure dans son cœur, une faille étroite mais profonde à l'image du grand canyon du Verdon tout proche.

Trente ans déjà ! C'est inouï comme le temps s'enfuit, et comme la banale succession des jours nous éloigne en douceur de notre insouciance

jeunesse. Rendez-vous compte, trente ans : plus de la moitié de ce qu'il avait vécu...

À cette époque et dans cette même contrée, l'air ne sentait pas autant la cendre ni la mort. Non, partout l'atmosphère exhalait encore les fraîches senteurs de lavande, dont les touffes exubérantes bleuissaient le plateau sur des dizaines d'hectares, parfumant le ballet incessant de millions d'abeilles besogneuses.

Une bouffée de nostalgie envahit le cœur de Bertrand. Elle fut bientôt suivie par un sentiment de profonde solitude. C'était le résultat de tous ces retours sur son passé qui lui révélaient le désert qu'était dorénavant sa vie.

Il reprit le volant et roula.

À présent, sur fond de forêts calcinées, des milliers de dépouilles de lavandins inutiles car déflorés étaient entassés à l'entrée des champs. Dans le contrejour du soleil déclinant, Bertrand vit dans ces amoncellements informes de paille desséchée, l'image atroce de charniers humains...

On avançait vers la nuit dont le large pinceau s'apprêtait à barbouiller le ciel. Bientôt le bleu foncé allait virer au noir. Depuis quelques hectomètres, des rangées de vignobles étaient venus saupoudrer le plateau de leurs feuillages jaunes et ocre. Ils brillaient sous les lascives caresses du soleil couchant. Quelques raisins pendouillaient encore sur les sarments desséchés.

Bertrand ne put s'empêcher de s'arrêter à nouveau pour en déguster quelques uns. Quand il tendit sa main vers une de ces grappes aux grains rabougris, il lui sembla que dans une démarche suicidaire le fruit résigné se jeta entre ses doigts.

C'était un raisin aux grains plus gris que noirs. Il était encore un peu sucré mais sans grande saveur. Le fruit semblait déjà loin de lui-même. Normal, les vendanges étaient faites, et ces grappes attardées donnaient l'impression d'être déçues d'avoir été oubliées. Elles avaient compris qu'en manquant la grande cérémonie de la cueillette, elles ne connaîtraient pas – rêve suprême – le plaisir d'égayer le palais puis la gorge avide d'une jolie femme, assoiffée de la fraîcheur des vins du cru tout autant que de l'ivresse que leur alcool saurait lui procurer.

Il repartit. Dans peu de temps l'obscurité occuperait les lieux. Il ne fallait plus musarder, car il était urgent de trouver la bastide que Nathalie et Antoine lui avaient prêtée pour trois semaines.

La paume violacée par le jus du raisin, il reprit la petite départementale.

Depuis qu'il s'était engagé sur le plateau la route était rectiligne. Il accéléra. La vitesse l'empêchait de voir les détails du paysage. En bordure, il ne décelait plus que des champs nus et plats d'où émergeaient parfois quelques cabanes de bergers, des mas et des fermes isolés. Çà et là, il pouvait deviner la masse sombre d'oliveraies dont ses phares faisaient scintiller le feuillage argenté.

Le jour se noyait de plus en plus vite dans la nuit. On avait l'impression qu'elle prenait plaisir à imbiber les lieux et les choses. C'était un geste d'amour retenu, langoureux, un peu à l'image d'une lente caresse. Un moment de fusion tendre entre ces deux éléments si différents mais qui, tel un vieux couple, se retrouvaient chaque soir dans le creuset du lit. Ce crépuscule était un long baiser échangé. Bientôt

l'obscurité, fruit de cette étrange union, passerait de balbutiante à franche et déterminée. Oui, dans peu de temps un drap de satin noir viendrait dissimuler toute cette tendresse. Il recouvrirait l'espace tout entier. Il ferait nuit, et tout serait éteint, inerte.

Pour Bertrand, les instants plombés qui conduisaient à la nuit étaient toujours un moment pathétique. Cela lui suggérait à chaque fois la lente mais irréversible avancée de tout être vivant vers sa funeste destinée.

Dans son véhicule, par la seule lumière de ses phares, Bertrand s'accrochait au monde rassurant des vivants : quelques moutons, des ânes, deux chevaux dans leur enclos.

Enfin, après une longue courbe il parvint à repérer la silhouette du château d'eau. Aucun doute, c'était celui dont ses amis lui avaient parlé, le présentant comme un gros champignon posé à l'entrée d'un champ. Il n'était même pas éclairé à son sommet et, le ciel étant sans lune, il ne vit que le bas de l'édifice. Il ralentit. Sur la gauche, il aperçut un hangar à la porte rouge et les vestiges d'un vieux puits à demi désempierré et dévoré par la vigne vierge. Un arbre y avait planté ses racines dans les profondeurs humides et ses jeunes branches émergeaient à présent du trou. Tout à côté, une grosse machine à vendanger aux faux airs de mante religieuse exhibait sa carcasse métallique. Elle donnait l'impression de provoquer les quelques carrés de vignes qui lui faisaient face.

C'était là que commençait un petit chemin de terre et de pierres qui menait au corps de ferme.

Enfin il était arrivé.

3

La maison n'était qu'un morceau de la longue bastide. Une tranche plus haute que large, un peu comme une petite part d'un cake gonflé à une extrémité qu'on aurait posé sur le vaste plateau qu'ici on appelait « *le plan* ».

Si l'extérieur avait gardé son aspect rustique, l'intérieur avait été restauré et n'avait sans doute plus grand-chose à voir avec la bicoque délabrée que ses amis avaient rachetée.

L'ancien propriétaire, un vieil homme solitaire et bourru, y avait vécu dans un inconfort inimaginable lui avaient raconté ses amis. Une existence misérable, à la limite de l'insalubrité. Sans eau courante, sans électricité et même sans chauffage en dépit du froid des hivers et du vent glacé soufflant parfois avec force sur le plateau, il avait tenu durant des années. Pourquoi un tel renoncement, une telle démission devant la vie ?

Cette bâtisse joliment rénovée possédait à présent tout le confort moderne. Bertrand apprécia d'entrée la blancheur impeccable des plafonds et des murs. Elle contrastait avec les grosses pierres inégales de

couleur bistre aux joints approximatifs recouvrant la terre battue de la cuisine.

En dépit de tous ces travaux, on sentait encore l'odeur prégnante de l'ancien, celle du temps qui s'enfuit, jour après jour, soupe après soupe, et qui finit toujours par imprimer les lieux où l'on vit.

Logique après tout, car en maints endroits il y avait des traces du présent de l'ancêtre : une chaise paillée, une table ronde, un lit, une commode, une armoire, et mille petits riens du quotidien, des pots, des vases, des outils...

Sur la cheminée, dont l'âtre était occupé par un foyer fermé flambant neuf, il y avait une série de pots alignés par ordre décroissant : farine, sel, café, thé, poivre, épices. Un chandelier à trois branches avec deux bougies seulement continuait l'alignement. Comme tout le reste, un vieux briquet et une lampe de poche attendaient que la poussière vienne les recouvrir. Dans un coin, près du mur, un thermomètre en bois était posé. Sur cet instrument naguère utilisé pour l'élevage des vers à soie, le jour de la naissance des larves de bombyx était indexé à vingt degrés, et la période de mue graduée entre seize et dix-neuf. En quarante jours de vie, le ver subissait quatre métamorphoses et multipliait son poids par dix mille.

Cet objet était le témoin attachant mais inutile d'une époque révolue. D'ailleurs, aux abords de la bastide, il ne restait plus le moindre buisson de mûrier que chaque ferme se devait alors de posséder. Pourtant la sériciculture apportait jadis un revenu non négligeable aux paysans du pays. En plus de toutes les autres, cette tâche était réservée aux femmes, qui, disait-on, n'hésitaient pas à déposer les cocons dans

le lit conjugal afin qu'ils demeuraient à la bonne température.

Bertrand ne put s'empêcher de sourire en imaginant ce thermomètre et les larves autour, dérangeant par leur présence l'intimité du couple. Ce mot lui fit de nouveau songer à Magali...

Dans les éléments flambant neufs qui occupaient tout un mur de la cuisine, de la vaisselle ancienne égayée par des motifs aux couleurs estompées côtoyait des objets et des ustensiles plus récents. Ces empilages d'assiettes et de plats disparates formaient des séries incomplètes. Quelques unes étaient ébréchées, fissurées parfois, et d'autres tachetées de petites touches jaunâtres comme celles que l'on peut voir sur la peau des vieillards. On devinait que ces objets étaient la moisson de toute une vie.

En les retournant, Bertrand put même en découvrir l'origine. C'est ainsi que de Gien à Digoin, en passant par Orchies, Badonviller, Longwy, Lunéville, Sarreguemines et Givors, il fit un long périple au royaume de la faïence et de la céramique. Par contre il fut étonné de ne trouver aucune pièce de Moustiers-Sainte-Marie pourtant si proche. Quelques bols blancs, unis et en cela saugrenus au-milieu de toutes ces pièces décorées de fleurs et de feuilles colorées, venaient d'Italie.

Sur l'une des planches d'un vieux placard encastré dans un mur, toute une collection d'antiques boîtes métalliques publicitaires de diverses tailles, formes et couleurs, étaient empilées. À l'intérieur de chacune d'elles il y avait une ribambelle de petits objets plus personnels. On les devinait chargés d'histoire et de sentiments : une montre gousset, un chapelet, une

broche, une pince à cravate, un bracelet, un blaireau usé jusqu'au manche, du papier tabac, des lames à rasoir, et un coquillage ordinaire presque ridicule de banalité.

Sur une seconde étagère, des compotiers côtoyaient des flacons miniatures, ainsi qu'une boîte complète de couverts en argent tout grisâtres d'oxydation. Au même niveau, Bertrand trouva encore une cruche en terre, un service à café, ainsi qu'une carafe et son amusant régiment de petits verres à liqueur, objets aujourd'hui devenus, en cette époque si peu conviviale, presque sans usage.

Sur une troisième et dernière planche il découvrit deux bouteilles d'apéritif encore intactes. Un *Ricard* et un *Pernet Branca Menta* – dont l'étiquette précisait qu'il venait de Milan. Tout à côté il y avait quelques digestifs : du *Cognac* et un *Triple sec* mais aussi une liqueur cacao de *Marie Brizard*. Au milieu de tout cela, le goulot d'une bouteille au curieux nom de *Gambetta* dépassait. Sur l'étiquette, on précisait que cette boisson sans alcool était à mélanger avec de la limonade ou de la bière. Tout au fond, bien à l'abri de la lumière, se dissimulait un gros bocal de fruit à l'eau de vie, dont Bertrand ne put s'empêcher d'en soulever le couvercle pour y glisser la pointe de son nez. C'étaient de très vieilles cerises toutes gonflées par l'imprégnation de l'alcool. L'aspect trouble du liquide l'incita à ne pas y goûter.

À ce même endroit, les quelques archives qu'avait laissées le vieil homme étaient rangées dans une boîte à navettes de Marseille. Il y trouva ainsi des papiers officiels d'un notaire de Riez, des courriers du syndicat des eaux, d'autres du cadastre, mais aussi un paquet de lettres et quelques cartes postales en sépia.

Dans le fond de la boîte, il découvrit plusieurs cartes de vœux. La plus vieille et la plus jolie datait de 1939. Au verso Rachel et Samuel souhaitaient à Lucienne et Gaston une bonne et heureuse année... Comment auraient-ils pu deviner que quelques mois plus tard une nouvelle et horrible guerre allait ébranler la planète ?

Toutes les autres étaient plus récentes et reprenaient à chaque fois la même formule : « *tous nos vœux de bonheur et surtout de santé...* »

